

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 12

Artikel: Monsieur Pierre : histoire vraie
Autor: Forge, Henry de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 12

Supplément du Dimanche 20 mars

1904

MONSIEUR PIERRE

Histoire vraie

I

Il s'appelait M. Pierre, tout court.

On ne lui connaissait pas d'autre nom. Nul ne s'en étonnait, du reste, car on le respectait et on l'aimait pour sa bonne figure d'aïeul, grave et douce.

On se disait qu'il devait y avoir eu quelque grosse peine dans sa vie. Il habitait, tout seul, une unique chambrette où personne d'autre que lui ne pénétrait. Il ne sortait guère que la nuit, aux heures d'ombre, comme si la lumière du jour l'effrayait.

— Quelque ancien criminel ! disaient les mauvaises langues.

— Ou quelque fou !

Mais ceux qui le connaissaient se sentaient conquis tout de suite par sa bonté. On assurait qu'il distribuait en secret de larges aumônes à ceux qu'il voyait souffrir autour de lui. Cet homme, si simple d'apparence, était donc riche ! Certainement il avait dû vivre autrefois de la vie du monde, tant ses manières étaient distinguées et son langage correct.

Le hasard nous rapprocha. Etudiant, je me trouvais habiter justement tout à côté de lui. En nous rencontrant, nous échangeons quelques mots de politesse et je lui dis un jour, je ne sais plus à propos de quoi, que j'étais originaire de Saint-Remy, dans les Vosges.

En entendant prononcer ce nom, il parut troublé. Son front se creusa d'un pli soucieux. Depuis ce jour il ne me parlait qu'avec émotion.

Visiblement il me prenait en sympathie. J'ignorais pourquoi. Je ne savais d'ailleurs rien de plus sur son compte que son nom simple : M. Pierre.

Or, un soir d'été, comme nous étions ensemble à causer et que je lui parlais de mon pays, de la grande joie que j'aurais d'y retourner aux vacances, d'aller tirer des

chevreuils avec quelques camarades d'enfance, je vis le vieillard, tout à coup, changer d'expression, pâlir, et, la bouche tremblante, les yeux hagards, me crier :

— Ne chasse pas, petit, ne chasse pas !

Mais moi, dans l'enthousiasme de mes vingt ans, je me mis au contraire à célébrer ce plaisir des dieux, l'exercice le plus salubre qu'il y eut pour la jeunesse. A Saint-Rémy, mon pays natal, le gibier abondait.

— Insensé ! Insensé ! répétait-il, en fixant sur moi un regard presque suppliant.

Et comme je riais, m'amusant de son effroi :

— Ecoute, petit, me dit-il, une histoire que je vais te dire, une histoire de là-bas, de ton pays.

— Moi aussi, j'ai chassé beaucoup autrefois. Mais j'ai été témoin, près de Saint-Rémy, justement, d'un accident si épouvantable que je me suis juré de ne plus toucher jamais à un fusil.

Il y a de cela quarante ans.

J'ai tenu parole.

— As-tu entendu parler, continua-t-il, du marquis de Rieux ?

— Oui, répondis-je. Je me souviens, en effet. C'est une histoire bien ancienne et dont on parle dans le pays, comme d'une légende. On raconte qu'il a été tué à la chasse.

— Précisément. Et ce n'est pas une légende. M. de Rieux était propriétaire du château de Villemont, à quelques kilomètres de Saint-Rémy.

— C'est cela. Un château qui est en ruine aujourd'hui, sous les clématites blanches et les herbes folles.

— Le marquis était le plus accueillant des hôtes. Pendant la période des chasses, sa demeure réunissait une compagnie aussi élégante qu'aimable et devenait un lieu de fêtes, célèbres dans toute la contrée.

Sa fille, Diane, une créature exquise, faisait les honneurs.

Était-ce l'influence de son nom ou le résultat de l'éducation un peu masculine que son père lui avait donnée — Madame de Rieux était morte en la mettant au monde — elle était passionnée pour la chasse, plus qu'aucun de nous.

Je dis « aucun de nous », parce que je me trouvais un des fidèles habitués de ces réunions.

Mademoiselle de Rieux était un « fusil » de premier ordre, un peu vif, peut-être comme on dit, et parfois imprudent, mais qui, à bonne portée, manquait rarement son but : lièvres et perdreaux en savaient quelque chose.

Là, cependant se bornaient ses exploits. Le marquis s'était toujours refusé à laisser sa fille aborder la grande chasse, spécialement celle du chevreuil, dont le tir à hauteur d'homme et à gros plombs, offre des dangers particuliers.

Mais, cette année-là, Diane supplia tellement son père, et tous nous joignîmes si bien nos instances aux siennes, que le marquis lui permit de faire ses premières armes à une grande battue.

On lui donna les recommandations les plus précises pour ne tirer qu'à découvert. On chargea son fusil avec un soin minutieux et on la plaça sous la direction spéciale d'un chasseur qu'on savait expérimenté et prudent.

Je me souviens de ce départ pour la chasse, si bruyant, si animé, où nous entourions gaiement l'héroïne de la fête, qui marchait fière et déjà triomphante, belle comme la déesse dont elle portait le nom.

M^{lle} de Rieux et son guide qui ne devait pas la quitter, se postèrent à la lisière du taillis, au rond-point des Bruyères, que tu connais sans doute.

Ils avaient ainsi, pour tirer, en arrière de la ligne, toute la largeur de la route.

Le marquis se plaça à trente pas de sa fille, sur la même ligne.

Il y avait à cette époque, en forêt, une incroyable quantité de chevreuils : dès les premiers cris des batteurs, la fusillade se mit à crépiter de plusieurs côtés, grisant les chasseurs.

Diane ne fut pas d'abord favorisée. Rien ne lui venait, que quelques lièvres effarés que l'on dédaignait, ce jour-là. La pauvre débutante piétinait d'impatience.

Enfin, comme un éclair un « broquant » sauta le chemin et roula au milieu, frappé par la chasseresse tout émue. A peine son compagnon lui avait-il rapidement rechargé son fusil, que les rabatteurs, si rapprochés qu'on commençait à les apercevoir entre les arbres, annoncèrent :

— Chevreuils, en avant !

Cinq jolies bêtes venaient de bondir devant eux. Elles s'élançèrent entre le marquis et sa fille.

J'étais tout près. Je vis la jeune fille épauler de nouveau.... j'ouvris la bouche pour l'empêcher de tirer, mais je n'eus pas le temps. Deux coups de fusil précipités retentirent aussitôt, suivis d'un cri déchirant.

Le marquis, battant l'air de ses bras, s'abattit lourdement. Il avait reçu, en pleine poitrine, un coup de chevrotine à trente mètres.

Il était tué raide.

Je n'ai pas à dire la scène qui suivit. Tous les chasseurs étaient accourus ; chacun s'empressait, les uns auprès du pauvre corps, les autres cherchaient à arracher la pauvre jeune fille à l'affreux spectacle, lorsque, affolée, pâle

comme un spectre, menaçante et terrible, elle se redressa, en demandant :

— Qui est-ce ?

On avait entendu deux coups en même temps.

Alors, plus pâle qu'elle encore, le chasseur qui l'avait assistée s'avança et dit :

— C'est moi....

M^{lle} de Rieux ne prononça pas une parole. Elle étendit le bras et montra la route au coupable, qui s'éloigna chancelant, tête basse, pour toujours...

II

— Ce coupable, ajouta M. Pierre, s'est retiré du monde, à la suite de cet épouvantable drame. Officier, il a renoncé à sa carrière. Il a même abandonné son nom, car lorsqu'on le prononçait, il entendait les gens, trop informés par les journaux, chuchoter :

— C'est celui qui a tué le marquis de Rieux.

Depuis de longues années il ne connaît plus personne d'autrefois, et personne ne le connaît plus.

Il passe sa vie comme un paria, seul, triste, abandonné, mais sans regret pourtant et sans remords. Oui, sans remords, car ce coupable est innocent.

M^{lle} de Rieux n'a jamais su la vérité.

Le coup de fusil qui a tué son père venait d'elle.

Son compagnon n'avait pas tiré.

Mais, au fatal moment, il avait en un instant, compris que l'existence de cette adorable jeune fille serait à jamais brisée si elle connaissait l'affreuse réalité, et il s'était sacrifié pour elle.

— Quel mobile, m'écriai-je sans hésiter sur la personnalité du héros, a pu vous inspirer pareil dévouement pour M^{lle} de Rieux ?

Alors, tristement, M. Pierre répondit :

— Je l'aimais.

Henry de FORGE.

Petite chronique domestique

Les choses les plus simples se font souvent fort mal, même en ménage. Vous riez, mes chères lectrices ? Eh bien, malgré que vous soyez, je n'en doute pas, des ménagères émérites, je suis convaincu que plusieurs ne savent pas nettoyer leur appartement selon les règles de l'hygiène.

Vous époussetez sans doute encore vos meubles, vos tableaux, vos bibelots. C'est le mode antique et solennel. Il n'est pas meilleur pour autant. N'avez-vous pas remarqué qu'il n'enlève pas la poussière ? Il en déplace une certaine partie, voilà tout.

Essayez avec un linge à meuble : cela vaudra beaucoup mieux. Ce linge, évitez de le secouer par la fenêtre, afin de ne pas envoyer la poussière chez le voisin ou sur la tête des passants. Mettez-le de côté pour le blanchissage.

Une bonne méthode est de recouvrir le parquet de paraffine, de linoléum ; on le coaltarisera, on le remplacera par du carrelage, de manière à en permettre le lavage ou l'essuyage au linge humide. Les parquets formés de planches bien jointes, cirés ou encaustiqués, offrent peu de danger. Le frotteur n'en détache pas beaucoup de poussières, et il les ramasse facilement avec un chiffon de laine.

Pour le tapis, il convient de jeter à sa surface des feuilles de thé, ayant servi à préparer des infusions et bien mouillées, ou bien encore du marc de café, des feuilles